



HAL
open science

L'architecture fonctionnelle du langage et le modèle de la complexité en mosaïque

Stéphane Robert

► **To cite this version:**

Stéphane Robert. L'architecture fonctionnelle du langage et le modèle de la complexité en mosaïque. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2018, Tome143 (1), pp.11 - 22. 10.3917/rphi.181.0011 . hal-04335730

HAL Id: hal-04335730

<https://hal.science/hal-04335730>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ARCHITECTURE FONCTIONNELLE DU LANGAGE ET LE MODÈLE DE LA COMPLEXITÉ EN MOSAÏQUE

Résumé : La séquentialité formelle du langage est traversée par un emboîtement de niveaux structurels qui peut être décrit suivant le modèle de la complexité en mosaïque issu de la description du vivant: les unités minimales d'un premier niveau sont regroupées par juxtaposition pour être intégrées en unités du niveau supérieur où elles se spécialisent dans de nouvelles fonctions. Ce modèle s'applique également à la construction du sens d'un énoncé où l'intégration du sens des parties dans le tout se caractérise par de remarquables effets non-linéaires. Enfin, la distinction entre différents degrés d'intégration des parties dans le système permet d'ébaucher une typologie de la complexité structurelle des langues et des états de langues et d'ouvrir sur un modèle de production du langage.

Abstract : As living beings, language can be described in terms of a mosaic complexity in several respects. First, its functional architecture appears to be that of a layered system whereby minimal units are recursively grouped by juxtaposition, undergoing integration processes in order to form new units in the upper level where they acquire new functions by specialization. This model also applies to language use for the construction of a meaningful utterance in which the semantic units display some remarkable non-linear effects on the whole. Eventually, a typology of the structural complexity of languages and language stages can be drawn by distinguishing various degrees of autonomy for the units inside the language system. This distinction also opens up new avenues for a model of language production.

Selon le modèle de la complexité en mosaïque développé par Georges Chapouthier (2001), l'architecture des êtres vivants peut être décrite sous la forme d'un étagement de structures, emboîtées suivant un double principe qui se reproduit du plus bas niveau d'organisation jusqu'au plus haut : la *juxtaposition* d'entités de base et leur *intégration* dans une structure complexe à l'intérieur de laquelle ces parties gardent une certaine autonomie. Ce modèle d'architecture fonctionnelle peut-il être appliqué au langage ?

Au premier abord, le langage présente au moins une différence structurelle fondamentale par rapport aux organismes vivants : le langage est un système symbolique et ses composants (e.g. phonèmes, morphèmes, règles syntaxiques) sont des ensembles d'éléments virtuels qui ne s'incarnent que *partiellement* dans leurs manifestations (énoncés ou textes particuliers) et, surtout, ils s'y présentent de manière *linéaire* et *séquentielle*. Autrement dit, dans la mosaïque du langage, les parties et le tout ne coexistent pas de manière synchrone. Pourtant, le modèle de la complexité en mosaïque me semble tout à fait pertinent pour rendre compte de plusieurs phénomènes, d'ordre différent, à propos du langage.

1. Une complexité structurelle en mosaïque

1.1. Niveaux structurels et intégration

Le langage est fait d'unités discrètes qui se combinent dans la chaîne parlée pour former un continuum sonore. Cette linéarité est cependant traversée par une architecture qui relève précisément de la complexité en mosaïque. Ainsi, en décrivant le système à grands traits, on peut dire qu'au premier niveau structurel (le niveau phonologique), on trouve les plus petites unités de cette mosaïque, les phonèmes, c'est-à-dire les sons qui fonctionnent comme les plus petites unités distinctives d'une langue donnée. Par exemple, en français, *p* et *b* sont des phonèmes car ils permettent de distinguer *beau* de *peau*. Les phonèmes se combinent entre eux pour former des unités d'un niveau structurel supérieur, les morphèmes (organisé en deux grands sous-systèmes fonctionnels, les unités du lexique et les unités grammaticales) qui sont les plus petites unités porteuses de sens. À ce niveau (morphologique), la juxtaposition formelle des phonèmes subit bien un processus d'intégration puisque ces nouvelles unités y acquièrent un sens qui n'existait pas dans leurs composants, les phonèmes étant dénués de sens : *peau* (composé phonologiquement de deux phonèmes /p/ et /o/) n'est pas seulement la somme des deux phonèmes qui le constituent, c'est également une unité du lexique du français qui porte un sens particulier. À un niveau supérieur d'intégration, le niveau syntaxique cette fois, les morphèmes à leur tour se combinent entre eux par juxtaposition, selon d'autres règles (les règles syntaxiques), pour former des phrases. Ces phrases peuvent être simples (*le serpent a changé de peau*) ou complexes, c'est-à-dire faites de plusieurs propositions enchaînées comme dans *le serpent a changé de peau mais il n'est pas devenu plus beau*.

Enfin, l'intégration d'une phrase dans un contexte verbal ou situationnel constitue le dernier niveau de structuration. C'est à ce niveau (appelé énonciatif ou pragmatique) qu'une phrase (qui est une proposition virtuelle) devient un énoncé, qu'elle acquiert un sens spécifique et constitue un acte de langage : hors contexte, la phrase *il lui a filé un tuyau* est une matrice de sens pour différents énoncés possibles, ininterprétable à elle seule car on ne peut pas savoir s'il s'agit d'une personne qui a donné un tube ou une information, ni non plus de qui il s'agit, ni surtout quelle est la fonction de la phrase : s'agit-il par exemple de décrire un événement dans une histoire (e.g. *Pierre était dans l'embarras, à ce moment-là, il lui a filé un tuyau*) ou de donner une explication sur une attitude (*il lui a filé un tuyau, c'est pour ça que Pierre se sent redevable*) ? Ce dernier point est crucial pour définir non seulement le sens de l'énoncé mais aussi certains composants formels, comme le contour intonatif de la phrase en français ou le choix de la conjugaison en wolof (langue du Sénégal) : Parfait pour un simple événement, Emphatique du verbe pour une explication.

Chaque niveau est régi par des règles spécifiques d'agencement et de bonne formation de ses unités dont l'intégration se fait à chaque fois par spécialisation dans des fonctions différentes. Tous ces niveaux linguistiques sont emboîtés les uns dans les autres: on produit des énoncés à l'aide de phrases qui sont constituées de morphèmes eux-mêmes constitués de phonèmes.

1.2. L'autonomie des parties

Comme dans les structures en mosaïque, les unités qui composent l'énoncé gardent une forme d'autonomie. Celle-ci est visible de différentes manières. La spécificité des règles de structuration propres à chaque niveau d'organisation du langage en est un premier indice. Mais les unités de chaque niveau restent également identifiables au sein de leur combinaison. Elles peuvent ainsi être citées en tant qu'unités : on peut, dans un énoncé, citer un phonème pour en dire quelque chose (*il a des « s » un peu bizarres*) ou un mot (*le terme « jadis » ne s'emploie plus guère*) ou même une expression tout entière, comme le fait Philaminte dans *Les femmes savantes* : *Ah ! que ce « quoi qu'on die » est d'un goût admirable !*. C'est d'ailleurs une propriété remarquable du langage (appelée « auto-référentialité ») que de pouvoir être utilisé pour référer à lui-même.

Les lapsus sont également une preuve de la persistance d'une autonomie des parties dans le tout : s'il peut m'arriver de dire *tout dépend des buts que se fixe la linguistique* au lieu des *buts que se fixe la linguistique*, c'est bien parce que la combinatoire des phonèmes en morphèmes (*fiche/fixe*) est toujours présente de manière latente dans l'énoncé. Cette autonomie des niveaux est encore plus évidente lorsque le lapsus crée un mot qui n'existe pas dans la langue : la commutation de phonèmes existants produit un morphème qui n'existe pas (e.g. *les buts que se *bixe la linguistique*). On peut d'ailleurs considérer que les contrepèteries constituent des jeux (réussis) sur cette autonomie persistante des structures de chaque niveau malgré leur intégration dans un niveau supérieur.

Enfin, l'autonomie des niveaux d'organisation de la mosaïque est également visible dans le fait qu'en général les unités de ces différents niveaux n'évoluent pas de manière synchrone. En anglais par exemple, le lien étymologique entre *father* 'père' et *paternal* 'paternel' n'est plus visible formellement parce que l'apparition du mot *father* remonte à une époque (le proto-germanique) où les phonèmes *p* de l'indo-européen (**ph₂tér* 'père') étaient soumis à une évolution phonétique qui les faisait passer à *f* (loi de Grimm). Par contre, *paternal* est une réfection sur la racine latine qui a été intégrée à une époque où la loi de Grimm avait cessé de s'appliquer aux unités du lexique. La désynchronisation de l'évolution des niveaux vaut également entre la morphologie et la sémantique : le terme *plombier* est toujours utilisé pour référer à une personne qui répare les tuyaux alors même que ceux-ci ne sont plus en *plomb*.

2. La mosaïque du sens

Toute cette architecture fonctionnelle est destinée à permettre à des sujets de communiquer entre eux. Le langage est en effet un système symbolique (au sens sémiotique du terme) organisé en unités porteuses de sens (les morphèmes) qui se combinent pour former une unité de sens de rang supérieur (l'énoncé). Cette organisation sémiologique particulière différencie notamment le langage et la musique qui partagent par ailleurs un certain nombre de propriétés formelles : la musique ne présente pas ce double niveau d'organisation sémantique. Or cette complexité sémantique se laisse bien décrire, elle aussi, par le modèle de la mosaïque : le sens du tout n'est pas réductible à l'addition du sens de ses parties successives car celles-ci subissent différents processus d'intégration lors de leur constitution en énoncé, tout en conservant une certaine autonomie de sens si on les prend

indépendamment de leur insertion dans l'énoncé. On résumera ici les divers mécanismes d'intégration du sens qui sont présentés plus en détail dans Robert & Chapouthier (2006) et Robert (1997, 2002, 2003).

2.1. *L'autonomie des parties : une surcharge sémantique potentielle*

Hors contexte, les unités de sens de la langue présentent des valeurs propres qui préexistent à leur mise en énoncé et lui survivent en permettant toute une variété d'emplois potentiels. Or la plupart des unités linguistiques sont polysémiques : elles ont plusieurs sens possibles. La polysémie est en effet un phénomène général dans les langues qui constitue vraisemblablement un processus d'optimisation du système en permettant à un nombre minimum d'unités de référer à un maximum de choses. Ainsi, *un chapeau* est bien entendu un couvre-chef mais c'est aussi l'exergue d'un article, *une règle* est un instrument pour tirer des traits mais c'est aussi une loi, *une baignoire* est un élément de salle de bain mais c'est aussi une loge dans un théâtre. L'unité linguistique donne ainsi accès à un réseau de valeurs référentielles qui sont reliées entre elles selon une organisation complexe qu'on ne décrira pas ici.

La polysémie initiale des unités constitue donc une propriété spécifique des parties qui représente une surcharge sémantique potentielle considérable et une menace pour la communication. Mais celle-ci ne se conserve pas lors du processus d'intégration des parties dans l'énoncé, sauf lorsqu'elle est exploitée dans les jeux de mots, comme on le verra plus loin.

2.2. *La spécialisation du sens en contexte : intégration et frayage contextuel*

Au fur et à mesure de la construction de l'énoncé, les unités porteuses de sens, formellement juxtaposées, sont constamment soumises à des processus d'intégration qui induisent des structurations ou restructurations sémantiques. Celles-ci vont spécifier leur sens en contexte, réduire leur surcharge sémantique potentielle initiale et contribuer à la construction du sens global de l'énoncé par une spécialisation de ses parties. Ces processus d'intégration reposent sur un mécanisme général de mise en relation¹ d'un élément avec un autre qui sert à construire la détermination et se joue à tous les niveaux structurels dans une interaction constante.

La simple mise en relation de deux termes produit un travail spécifique sur leur sens par intégration de leurs propriétés sémantiques respectives. Ainsi dans une *main farineuse* et dans une *poire farineuse*, le sens de *farineuse* désigne, dans un cas, un élément qui est couvert de farine et, dans l'autre, un élément qui a la texture de la farine. Au niveau de l'énoncé, le principal processus d'intégration réside dans l'intégration des unités dans une structure syntaxique dans laquelle elles acquièrent des fonctions spécifiques qui vont également en spécifier le sens. Ainsi, du fait des propriétés de l'antéposition de l'adjectif en français, *un bel imbécile* n'est pas un individu qui additionne beauté et stupidité, c'est un individu particulièrement idiot selon le locuteur. Là encore, c'est par *spécialisation* (ici en fonction de spécificateur antéposé à un terme évaluatif) que l'unité acquiert sa valeur contextuelle d'intensificateur.

¹ Appelé « repérage » par Antoine Culioli, voir Robert (2002) pour un résumé de ce modèle.

Le contexte verbal plus large contribue également à spécifier le sens des termes en définissant un champ sémantique auquel les nouvelles unités tendront à être rattachées : *une monture* ne référera pas à la même chose selon qu'on parle d'équitation ou de lunettes. Cette articulation au contexte peut également restructurer des groupes entiers d'unités : selon que l'on parle de vacances ou d'architecture, c'est toute la relation prédicative *il a fait le pont* qui va changer de sens. Cette relation entre les termes d'un énoncé est notamment régulée par un mécanisme fondamental « d'isotopie sémantique » (Greimas 1966) qui consiste à rattacher le sens d'un terme à l'univers sémantique de celui qui précède pour construire un fil conducteur interprétatif.

Enfin, la situation d'énonciation (au sens large de contexte verbal et situationnel) apparaît comme le repère cardinal pour la spécification du sens des unités. Ainsi, selon que vous êtes chez le boulanger ou le luthier, le terme de *flûte* référera a priori soit à une baguette de pain, soit à un instrument de musique. Le contexte situationnel peut également induire une variation de sens au niveau grammatical qui bouleverse le sens de tout l'énoncé : ainsi, la valeur de *vous* dans *je vous coupe la tête* est bénéfactive et signifie « pour vous » si vous êtes chez le poissonnier, et applicative signifiant « à vous », si vous êtes sous la menace d'un fou.

2.3. Non linéarité : rétroaction, bombes sémantiques et stratification du sens

La complexité de l'intégration du sens dans un énoncé tient également à la portée sémantique de certaines unités qui contribue à la non-linéarité des effets de sens. Ainsi, certaines unités (dites « énonciatives ») ont une portée sémantique qui dépasse leur portée syntaxique : leur sens porte sur tout l'énoncé et non sur le seul terme dont elles dépendent grammaticalement. C'est le cas notamment de la négation, de certains adverbes (*probablement*) ou adjectifs (*admirable*). Ainsi dans *Jean est admirable de travailler ainsi*, du point de vue syntaxique l'adjectif *admirable* est attribut du sujet, mais du point de vue sémantique, il exprime un jugement du locuteur sur l'ensemble de la proposition. L'intonation elle aussi entraîne des bouleversements sémantiques qui ne sont pas proportionnels à son poids formel puisqu'elle permet de transformer une assertion en interrogation et donc d'en bouleverser le sens. Ces mises en relation peuvent avoir des effets rétroactifs. L'introduction de l'adjectif *fanée* dans *une gueule-de-loup fanée* produit une restructuration du syntagme complétif en un nom composé désignant une fleur. L'interprétation du terme n'est plus compositionnelle et le procédé d'intégration est encore plus radical.

Ces processus d'intégration jouent constamment au cours de l'énonciation et rendent la fin de l'énoncé de plus en plus prévisible. Mais cette prévisibilité n'est pas absolue et l'introduction d'un terme inattendu à la fin de l'énoncé produit un effet de surprise dont le poids informationnel est d'autant plus grand qu'il arrive à une place inattendue parce que chargée des spécifications du fraying contextuel. C'est le cas par exemple dans le slogan suivant : *Vous pouvez tous crever... Le garage X vous regonflera*. La fin de l'énoncé est ainsi le lieu privilégié de ce que j'ai appelé les « bombes sémantiques » dont les effets ne sont pas additionnels car ils induisent des phénomènes de restructuration, de résonance, de diffusion et de stratification du sens (Robert 2003).

Enfin, la polysémie des termes permet également de construire plusieurs isotopies sémantiques au sein d'un même énoncé et d'activer ainsi deux énoncés en un. Ce processus de stratification du sens est fréquemment utilisé dans la publicité et les jeux de mot. Le slogan publicitaire suivant, visant en fait une marque de jus d'orange, joue ainsi sur une double isotopie qui relie les termes *briques* et *liquide*, celle du domaine de l'argent et celles de la boisson: *Huit briques en liquide, c'est toujours bon à prendre.*

Le langage présente donc une forme de complexité particulière au niveau de la structuration du sens qui peut, elle aussi, être décrite en termes de mosaïque: non seulement le sens du tout n'est pas l'addition des parties mais il y a *co-détermination* du tout et de ses parties, le sens des unités spécifiant celui de l'énoncé, celui de l'énoncé déterminant aussi le sens des unités qui le constituent. Cette complexité en mosaïque présente cependant une possibilité de stratification de la structure sémantique par l'activation de plusieurs sens dans un même énoncé (doubles sens et isotopies sémantiques multiples).

3. Perspectives de développement du modèle : phylogénèse, typologie et modèle de production

Enfin, il me semble que le modèle de la complexité en mosaïque peut être développé de manière intéressante dans trois autres directions à propos du langage, en introduisant dans le modèle une gradualité du mode d'intégration des parties dans le tout.

3.1 Degrés d'intégration et états de langues

La distinction entre différents degrés d'intégration des parties de la mosaïque permet d'abord de distinguer différents stades dans la phylogénèse tout comme dans l'ontogénèse du langage. On peut ainsi poursuivre le parallélisme avec les structures du vivant en posant qu'il a existé, pour le langage comme pour le vivant, un stade préliminaire de juxtaposition sans intégration. C'est ce que propose Talmy Givón (1998) dans sa distinction entre mode de communication « grammatical » et « pré-grammatical ». Selon cet auteur, la langue permet deux modes de communication qui correspondent à deux stades de la phylogénèse mais qui sont aussi à l'œuvre dans certaines situations linguistiques particulières et, avec une importance inverse, dans la communication normale. Le premier, le mode pré-grammatical, est supposé avoir préexisté au mode grammatical dans l'émergence historique du langage. Dans ce mode de communication, il n'y a pas de morphèmes grammaticaux, la syntaxe est minimale et procède par simple *juxtaposition*, l'ordre des mots a une valeur pragmatique (et non syntaxique) et les pauses sont nombreuses car elles constituent le seul moyen de délimiter les unités phrastiques. Du fait qu'il n'y a pas de grammaire, la nature des relations entre les éléments du lexique n'est pas explicite. On pense à des énoncés d'enfants du type *papa méchant* ou *bébé miam-miam*. Ce mode de communication apparaît en effet à un certain stade de l'acquisition du langage par l'enfant (ontogénèse), mais également chez les aphasiques agrammaticaux, et aussi dans la communication en pidgin, c'est-à-dire à un stade initial d'émergence d'une langue donnée: un pidgin se développe lorsque deux communautés parlant des langues différentes forgent une langue de communication basique destinée à répondre à des besoins de communication limités. De fait, les similitudes entre les exemples de pidgin, d'énoncés de patients agrammaticaux ou de récits d'enfant, sont frappantes.

Ce mode de communication pré-grammatical est lent, analytique, coûteux cognitivement et sujet à un fort taux d'erreur : il s'agit d'un stade de simple juxtaposition dont l'intégration repose entièrement sur l'interprétation ou les inférences du destinataire. Givón l'oppose au mode grammatical qui est rendu possible par la structure des langues où la morphologie grammaticale (indiquant la *fonction* des unités dans la phrase et non plus seulement leur sens individuel) est abondante, les constructions syntaxiques complexes, et où l'ordre des mots correspond à des fonctions syntaxiques codifiées (par exemple en français la place des noms, devant ou derrière un verbe, indique leur fonction de sujet vs. objet de ce verbe). Ce mode de communication correspond selon nous au stade de la complexité en mosaïque où les unités des différents niveaux subissent des processus d'*intégration* dans le niveau structurel supérieur. Il est rapide, économique, automatisé mais acquis tardivement.

3.2. Degrés d'intégration et typologie des langues

De même, la distinction entre différents degrés d'intégration des parties de la mosaïque, non plus dans le temps mais dans l'espace, permet également d'ébaucher une typologie de la complexité structurelle des langues. Les langues peuvent ainsi être classées en types² structurels, présentés ici à grands traits. Les langues isolantes (comme le chinois) présentent le degré le moins élevé d'intégration des parties dans le tout. Dans ces langues, les mots se combinent par simple juxtaposition et ne changent pas de forme quelle que soit leur fonction grammaticale dans la phrase: il n'y a ni conjugaisons, ni déclinaisons. En chinois, par exemple, le terme *wǒ* correspond au français « je » (pronom sujet) mais aussi « me » (pronom objet), « moi » (pronom autonome). Ce sont alors les règles de combinaison du niveau supérieur (syntaxe) qui vont définir l'intégration des unités de rang inférieur (les morphèmes) en une unité nouvelle (la phrase).

Les langues agglutinantes représentent un degré intermédiaire d'intégration. Dans ces langues (e.g. turc, swahili), la forme des mots change dans la phrase, mais ces modifications se font par concaténation d'affixes (morphèmes grammaticaux), sans modification de la forme du radical du mot. Ces morphèmes grammaticaux servent aussi bien à modifier le sens du lexème qu'à indiquer les relations syntaxiques du terme avec le reste de la phrase : les différentes unités sont bien formellement juxtaposées mais leur valeur (ou fonction) dépasse l'unité dans laquelle elles se trouvent. L'intégration des unités de la mosaïque se fait donc au niveau du mot et peut avoir une portée au niveau de la phrase. Les briques de la mosaïque restent clairement identifiables. Les langues polysynthétiques constituent un type particulier de langues agglutinantes dans lequel l'amplitude de la concaténation est telle qu'on obtient des mots-phrases. Ainsi, en yupik, la phrase « il n'avait pas encore redit qu'il allait chasser le renne » correspond à un seul mot.

Enfin, les langues flexionnelles (e.g. latin, russe) représentent le degré extrême de l'intégration entre niveaux syntaxiques et morphologiques. Dans ces langues, en effet, non seulement les mots changent de forme selon leur fonctions syntaxiques (les noms se déclinent, les verbes se conjuguent et s'accordent avec leur sujet), mais en général les morphèmes grammaticaux qui se combinent aux radicaux du lexique constituent des *amalgames* insécables: un même morphème est porteur de plusieurs fonctions. Ainsi, par

² Ces types structurels ne sont pas absolus, ils représentent des pôles vers lesquels tendent certaines langues à un moment donné de leur histoire.

exemple dans *rosarum* en latin, la désinence *-arum* indique à la fois le féminin, le génitif et le pluriel. Les différents composants, originellement juxtaposés, ont donc subi, au cours de l'histoire de la langue, une intégration telle qu'ils ont fusionnés formellement et ne sont plus découposables en sous-unités. Du point de vue de la morphologie grammaticale, on peut considérer que ces langues ont dépassé le stade de la mosaïque, même si la structuration en mosaïque reste pertinente à d'autres niveaux.

Cette typologie de la complexité a des conséquences importantes sur le plan cognitif. Les études sur les pathologies du langage ont montré, en effet, que les aphasies ne se manifestaient pas de la même manière selon les langues. Ainsi notamment, si une aphasie touche plus la grammaire que le vocabulaire (agrammatisme), les patients qui parlent des langues flexionnelles à morphologie très intégrée, comme le russe, seront plus perturbés que les patients qui parlent des langues de type isolant comme le chinois (Nespoulous 1997). Le fait que ces langues isolantes soient plus analytiques et distribuées (et donc moins intégrées) est ici une garantie de robustesse en cas de perturbation des fonctions cérébrales qui permettent de traiter l'information grammaticale.

3.3. Degrés variables d'intégration dans le temps de la production individuelle

Ce modèle de la complexité en mosaïque permet également d'aborder de manière intéressante la question des processus cognitifs à l'œuvre dans la production individuelle, dès lors que l'on distingue des degrés d'intégration variable des unités qui composent un énoncé ou un discours. Les expressions figées (*formulaic expressions* en anglais) constituent des *groupes* de mots qui sont encodés comme des unités simples dans la langue : il s'agit non seulement de mots-composés (*rez-de-chaussée*) ou de locutions complexes (*au fur et à mesure*) mais aussi de syntagmes complexes comme *reprendre du poil de la bête* ou encore de phrases complètes comme les proverbes (*un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*). Il est clair que lorsque quelqu'un recourt dans son discours à ces séquences complexes (encodées dans la langue comme des unités syntaxiques), il n'en reconstruit pas les briques mais se contente de les citer. Ceci vaut probablement aussi pour des tournures qui ne sont pas des expressions figées mais simplement des agencements fréquents dans la langue (appelés « collocations »), comme *un avenir radieux* ou *regretter amèrement*. C'est d'ailleurs sur ce principe de prévisibilité de la séquence que reposent les correcteurs orthographiques pour les sms.

De manière générale, il existe vraisemblablement deux types d'éléments dans la production langagière: d'un côté des agencements construits réellement (en mosaïque) à l'occasion de l'énoncé et, de l'autre, des structures toutes faites, stockées en mémoire et réutilisées plus ou moins telles quelles dans l'énoncé par le locuteur qui les cite alors comme des unités déjà intégrées. Ces deux modes de production, « par construction » vs. « par citation » (Robert 1996 : 166) sont vraisemblablement tous deux nécessaires à la parole. Le premier assurant la créativité et la plasticité nécessaires au langage; le second assurant une économie de l'effort individuel et de la compréhension intersubjective.

Conclusion

Le langage est un système complexe, au sens technique du terme, dont diverses facettes

(telles que sa dimension sociale et culturelle ou l'organisation paradigmatique des composants) n'ont pas été abordées ici. Néanmoins, le modèle de la complexité en mosaïque rend déjà compte de manière remarquable de son architecture fonctionnelle, de certains aspects de son évolution ou de la typologie des langues et d'une partie des processus cognitifs qui sous-tendent l'activité de langage.

Stéphane ROBERT

CNRS, Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire, UMR 8135

stephane.robert@cns.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Chapouthier Georges, *L'homme, ce singe en mosaïque* (2001), Paris, Éditions Odile Jacob.

Givón Talmy, « The Functional Approach to Grammar » (1998) in Michael Tomasello (éd.), *The new psychology of language*, Londres, Erlbaum, p. 41-66.

Greimas Algirdas Julien, *Sémantique structurale* (1966), Paris, Larousse.

Nespoulous Jean-Luc, « Invariance et variation dans la symptomatologie linguistique des aphasiques agrammatiques : le retour du comparatisme ? » (1997) in Fuchs Catherine & Stéphane Robert (eds.), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris/Gap, Ophrys, p. 227-39.

Robert Stéphane, *Réflexions sur la dynamique du sens et la structuration des énoncés* (1996), Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris 7, UFR de Linguistique.

Robert Stéphane, « Variations des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé » (1997) in Fuchs Catherine & Stéphane Robert (eds.), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris/Gap, Ophrys, pp. 25-39.

Robert Stéphane, « Modèles linguistiques de production » (2002) in Michel Fayol (éd.), *Traité des Sciences Cognitives*, volume *Production du langage*, Paris, Hermès, p. 66-86.

Robert Stéphane, « L'épaisseur du langage et la linéarité de l'énoncé : vers un modèle énonciatif de production » (2003) in Aboubakar Ouattara (éd.) *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs - Théories et applications*, Paris/Gap, Ophrys, p. 255-274.

Robert Stéphane et Georges Chapouthier, « La mosaïque du langage » (2006), *Marges linguistiques* 11, <http://www.marges-linguistiques.com>.